

MÉRIT Louis Jean

né 23 août 1883 S. Hilaire du Bois

consacre 19 décembre 1903

messes 17 décembre 1904

sous-diacon 14 juin 1905

diacon 22 septembre 1906

prêtre 22 décembre 1906

étudiant S. Aubin 1906

professeur S. Julien 1908

professeur S. Louis Saumur 1909

mobilisé janvier 1915

Supérieur Combacé 1926 (S. A. 8 août)

Chanoine honoraire 1928 (S. A. 2 décembre)

démissionne pour raisons de santé 1930

(S. A. 6 juillet)

annoncier pensionnat St Angele Angers 1930

(annoncier - directeur Ecole Ferry 1934 (S. A. 12 août)

et chanoine prébendé 1934 (S. A. 30 septembre)

Supérieur des Soeurs de S. Joseph (Baugé, Beaufort, Beaupréau)

décédé le 6 mars 1940
(S.B. n° 293)

MÉRIT

Louis

préside 22 septembre 1934

installé 2 octobre (S.R. 30 septembre)

honoraire 1928 [S.R. 2 décembre]

le 28 novembre. installé 6 décembre

né St-Hilaire du Bois 23 août 1883

prêtre 22 décembre 1906

Supérieur Courbaie 1926

annoncier pensionnat St Angèle Angers

1930

annoncier directeur Ecole Freypel en même
temps que préside 1934

décédé 6 mars 1940



A LA MÉMOIRE

de

Monsieur le Chanoine

Louis MÉRIT

Aumônier-Directeur

de

L'ÉCOLE FREPPEL

1934-1940

DISCOURS

prononcé par

Monseigneur VINCENT, Recteur de l'Université Catholique

Chapelle de La Retraite

9 Mars 1940

MONSEIGNEUR,
MES RÉVÉRENDES MÈRES,
MES ENFANTS,

Le triste honneur que j'ai, ce matin, de rendre hommage, en votre nom, à la mémoire du chanoine Louis Mérit, je le dois, sans doute à l'amitié qui m'unissait à lui depuis tant d'années, mais aussi, je pense, à cette amitié traditionnelle entre l'École Freppel et l'Université qui fait des grands événements de leur vie une sorte de bien commun, qui les fait, en toute circonstance, pleurer et se réjouir à l'unisson.

L'an dernier, c'était le chanoine Louis Mérit qui prenait la parole pour honorer les morts de l'Université. Et maintenant, hélas, c'est le recteur de l'Université qui a le cruel devoir d'interpréter le grand deuil de l'École Freppel et de rendre un dernier hommage à celui qui la représentait si hautement devant l'Église.

Mais ce que je dis là, ce dessein formulé de rendre honneur à la mémoire de notre ami trop tôt disparu, n'est-ce pas de quoi mériter sa réprobation? Un vain bruit de paroles élogieuses, est-ce bien ce qu'il attend de nous? Ne serait-ce pas là, au contraire, une de ces vanités dont il avait si bien percé le néant et qui provoquaient de sa part ce petit haussement d'épaules que nous lui avons vu si souvent et ce fin sourire de pitié dont nous ne sommes pas près de perdre le souvenir?

Et je songe en ce moment aux dernières paroles que j'entendis de ses lèvres ici-bas. Pourquoi ne les rappellerais-je pas, puisqu'elles le peignent

si bien et qu'elles portent encore un enseignement? Elles sont bien simples et même bien humbles, ces paroles ; elles ne sont grandes que par l'intention qui les inspira, mais qui les transfigure, et parce qu'elles sont un trait de cet héroïsme, le plus difficile de tous, qu'on a appelé l'héroïsme du sourire.

C'était quelques jours avant sa mort, au moment où je m'apprêtais à le quitter. Sentant que je m'apitoyais sur ses atroces souffrances, il voulut en détourner ma pensée. Sa charité lui suggéra cette touchante industrie de plaisanter encore pour me faire oublier son agonie, si douloureuse à contempler. Et me tendant la main de manière à signifier que ce serait bientôt fini, il me dit en souriant : « Allons, ni fleurs, ni couronnes ! »

Nous avons compris. Notre intention a rejoint son désir. Ce ne sont pas des fleurs et des couronnes que nous lui apporterons, parce qu'il nous mépriserait de parler de lui, sinon avec le dessein de nous instruire et de nous approfondir en méditant la leçon de sa vie. Si nous nous penchons un instant sur cette vie et sur cette âme de prêtre, c'est avec la seule volonté de leur demander des exemples et des conseils.

Elle fut tout unie, en somme, cette vie, dépourvue de grands événements comme la plupart des vies humaines, et poursuivie tout entière dans une même ligne, celle de l'enseignement.

Pour la comprendre, pour en comprendre l'événement central et dominant, le sacerdoce, il faut aller à ses racines, à la source d'où elle vient, au cœur d'un père et d'une mère, formés, ennoblis par le plus pur christianisme sur cette terre martyre qu'un de nos grands écrivains appelle « la sainte Vendée ». Ce qu'il doit à son père, il nous l'a dit lui-même, ici, dans cette chaire. Ce qu'il doit à sa mère, une mère déchirée qui lui survit et devant qui nous nous inclinons avec respect, il n'est personne de ceux qui l'ont seulement entrevue dans ces jours de douleur qu'elle vient de traverser, portant l'épreuve si vaillamment, si chrétiennement, il n'est personne de ceux qui l'ont vue prier devant le corps inanimé de son enfant qui n'en ait eu la claire révélation. Un mot dit tout, le mot du grand écrivain auquel je faisais allusion tout à l'heure : « Il y a des mères qui ont une âme sacerdotale et qui la transmettent à leurs enfants. » Celle dont nous parlons l'a transmise à ses deux enfants, prêtres pour l'éternité.

Le germe déposé dans son âme et dans celle de son frère fut cultivé et développé au Collège de Combrée. C'est là que je le connus, excellent élève d'un cours qui a donné au pays et à l'Église des hommes de premier plan, un général de grand avenir, un écrivain de valeur, un prêtre éminent, vice-supérieur général de la Compagnie de Saint-Sulpice, l'ami de cœur et de pensée qui vint de Paris, l'autre jour, assister à ses obsèques.

Déjà sa personnalité, corps, esprit et cœur, se dessinait dans le style

qui sera celui de toute sa vie. Parmi ce petit peuple qui grandissait là-bas dans un coin retiré de la campagne angevine, il était quelqu'un, un de ceux vers qui on regarde, que l'on consulte, dont l'opinion ne peut pas être négligée. Ceux-là même qui, comme moi, avaient sur lui ce qu'en ce temps-là nous considérons comme un avantage, quelques années d'ainesse, interrogeaient son regard, si doux en réalité, mais toujours, semblait-il, chargé de quelque inquiétante énigme, ce regard très fin, demi-voilé, qui pétillait malicieusement à travers les paupières entr'ouvertes et qui toisait les choses et les gens, prenant terriblement la mesure exacte de leur grandeur. Il était de ces élèves qui se tiennent, comme le voulait le père de Pascal, « au-dessus de leur ouvrage », et dont la curiosité d'esprit, par delà les choses enseignées, s'étend à presque tout le connaissable. Nous lui sentions cette aptitude à tout comprendre par où s'annonçait cette aptitude à tout faire comprendre dont vous avez connu le bienfait, et aussi, par-dessus tout peut-être, cette forme supérieure de l'intelligence qui s'appelle le bon sens.

Et puis nous devinions que son cœur était à Dieu, non pas toujours sans lutte, mais par un choix de volonté qui, surmontant les tentations, donnait plus de prix encore aux attitudes de ce petit collégien, vainqueur dans le combat spirituel.

C'est aussi par choix qu'il alla au sacerdoce. Je veux dire qu'au choix de Dieu le sien correspondit virilement. Virilement et lucidement. S'il put jeter parfois quelques regards en arrière, tant certains mirages ont de force pour abuser un cœur d'adolescent, il accepta joyeusement le don de Dieu parce que, dans ces jours de grâce et de lumière où tout se décide, il avait pourtant saisi à plein, peut-on dire, l'inanité des grandeurs et des plaisirs de la terre, le peu qu'ils sont et le peu qu'ils durent.

Toujours ensuite, quand il fut devenu prêtre, nous l'avons vu heureux de son sacerdoce, heureux du don qu'il avait fait de lui-même à Dieu pour le service des âmes, conscient du malheur que c'eût été, pour lui comme pour les autres, s'il eût suivi une autre voie.

*
* *

Son sacerdoce, par la volonté de ses supérieurs, et conformément à ses goûts, allait être dédié tout entier à l'enseignement. Désigné pour suivre les cours de la Faculté des Lettres à l'Université, il en sortit licencié ès lettres, après deux années d'épanouissement passées à l'école de ces maîtres inoubliés, Mgr Pasquier, Mgr Crosnier, qui étaient, comme on le sait, l'humanisme personnifié. Il leur devra, pour une bonne part, ce goût sûr et pur que vous lui avez connu, cette perfection dans l'art du bien dire, qui n'était, à ses yeux, que l'envers du bien penser, une des formes de la

probité intellectuelle, du respect de soi et des autres. Il pensait en effet, comme ses maîtres et d'ailleurs comme Socrate, que « si l'on écrit et parle improprement, on n'offense pas seulement la grammaire, on fait du mal aux âmes ».

Après un court séjour à l'Institution Saint-Julien, le voici professeur d'humanités, puis de philosophie à Saint-Louis de Saumur pour dix-neuf ans. Ces longues années de professorat, interrompues seulement par la guerre qu'il fit bravement comme l'atteste la croix qu'il y gagna, où il porta sa philosophie tour à tour souriante et désabusée mais toujours sacerdotale, ces belles années « aux bords de Loire » furent la période ensoleillée de sa vie, celle vers laquelle il se retournera plus tard comme vers un paradis perdu. Heureux, il le fut alors, parce que, travaillant sur le plan de la pensée pure, sans les responsabilités du commandement, il agissait sur les esprits dans la plénitude de ses dons, avec un succès dont il avait conscience et que tous proclamaient.

*
* *

Ces succès dans l'œuvre d'éducation allaient le porter bientôt et comme naturellement sur un champ d'action, à un poste de responsabilité pour lequel lui seul pouvait penser, à ce moment-là, qu'il n'était pas totalement préparé.

Cette maîtrise de soi et des autres qu'on lui voyait partout, dans la chaire du professeur, comme dans celle du prédicateur, cette culture, cette information qui continuaient de s'étendre à tout, cette sagesse dans l'action, cette vie sacerdotale exemplaire, comment n'auraient-elles pas attiré sur lui les regards de l'autorité diocésaine, comment ne l'auraient-elles pas désigné pour une mission de confiance ?

Aussi, lorsque le supérieur de Combrée, M. le chanoine Bernier, usé par le travail et la maladie, dut résigner sa charge, c'est une sorte de plébiscite que Mgr Rumeau ratifia en lui confiant le gouvernement de la maison qui l'avait élevé.

C'est trop peu dire que personne ne fut étonné : tout le monde applaudit. Et sa virtuosité constante dans le gouvernement du collège montra jusqu'au bout qu'on avait eu raison d'applaudir. Les professeurs, les élèves de ce temps-là en témoignent encore aujourd'hui.

Mais lui fut atterré !

Sous le coup de cette désignation inattendue, inattendue de lui seul, redisons-le, il supplia, il pleura, il pleura comme un enfant.

Le déchirement de quitter des confrères et des élèves qu'il aimait et qui l'aimaient ne suffit pas à expliquer ce drame intime dont furent et demeurèrent surpris ceux-là même qui le connaissaient le mieux, car ce ne fut pas

chez lui le chagrin d'un jour : jamais il ne put prendre son parti de ce choix qui l'avait bouleversé et comme écrasé. Et chaque fois qu'après des vacances passées auprès de sa mère et de son frère, il devait rejoindre son poste de commandement, il pleurait encore, il versait de vraies larmes, des larmes d'enfants, comme au premier jour.

Ne nous étonnons pas ! car l'histoire nous apprendrait, si nous pouvions l'ignorer, qu'il y eut toujours ainsi, dans le monde, de grandes âmes délicates qui n'ont accepté les charges qu'avec effroi et douleur. Il y a deux types d'hommes également dignes d'être donnés en exemple. Il y a les Freppel et les Foch, qui vont allègrement au devant des responsabilités, qui les aiment et les recherchent. Et il y a les Grégoire de Nazianze, les saint Augustin, tant de saints évêques qu'il fallut traîner à l'épiscopat, qu'il fallut ensuite y retenir par une sorte de violence, rassasiés qu'ils étaient d'eux-mêmes et peut-être écœurés, à certains jours, de la torpeur et de la vulgarité humaines. Il y a tel grand évêque d'aujourd'hui qui, notoirement, ne reste à son poste d'action que sur un ordre exprès du Souverain Pontife. Ne jugeons pas. C'est peut-être parce qu'ils faisaient oraison d'une certaine manière plus profonde et plus efficace que ces nobles âmes aspiraient au silence et à la solitude et qu'elles voulaient fuir au désert.

Parce qu'il faisait oraison, le chanoine Louis Mérit resta à son poste tant qu'on lui en fit un devoir et tant que ses forces physiques le lui permirent. Mais cette lutte incessante, cette lutte épuisante contre lui-même allait ruiner sa santé et l'acheminer, après une longue et sévère maladie, vers ce havre de Freppel, où, délivré des soucis de l'administration proprement dite, il allait retrouver, pour l'automne de sa vie, ce qui avait été son rêve de toujours, seulement des âmes et des esprits à cultiver. « La plus belle chose du monde a-t-on pu dire, c'est d'agir sur les âmes. » Peu d'hommes ont ressenti plus vivement que lui l'attrait d'agir sur les âmes, sur les âmes une à une, par la conversation et la direction, et sur l'âme collective d'une assemblée par la parole publique où il excellait.

Ce qu'il a été parmi vous, à quelle profondeur il a agi sur vos âmes, l'immense cortège de Freppeliennes, anciennes et actuelles, qui suivait l'autre jour son convoi funèbre — cortège que personne n'a pu contempler sans étonnement — cet hommage spontané de vos cœurs reconnaissants l'a dit avec une éloquence qui vous honore et qu'aucune parole ne saurait égaler. Et le flot des témoignages écrits, venus des absentes qu'un empêchement retenait au loin, l'a dit aussi avec des accents d'une douceur et d'une profondeur qu'il n'eût jamais soupçonnées ?

Ce qu'il a été, ma Révérende Mère, pour vos religieuses malades qu'il visitait avec la charité persuasive d'un homme qui a subi dans sa chair l'épreuve de la maladie, l'immense chagrin dont son départ les a frappées

dit encore mieux, si possible, ce qu'était ce cœur de prêtre que peut-être, nous-mêmes ses amis, nous ne connaissions pas.

Eh oui ! ces prêtres qui, comme lui, furent des foyers de lumière et d'amour, il nous faut, hélas, les perdre pour savoir ce qu'ils nous étaient. Quand ils s'éteignent, ce froid et ce vide, dont le sentiment nous saisit tout à coup, nous avertissent que la clarté dont ils rayonnaient n'était pas quelque chose de naturel et qui va de soi, que c'était un bien durement acquis, un don de Dieu gratuit et révocable.

Ce don de Dieu, il nous faut aujourd'hui le méditer pour rendre grâces et pour payer notre dette. Vous voyez, maintenant, dans une clarté qui vous crée de grands devoirs que la voix de votre directeur était la voix même de Dieu. Il était bon, oui, on l'a dit et répété. Il était gentiment indulgent pour vos petites faiblesses. Mais sa bonté certaine n'était pas un lâche acquiescement au mal en vous, ni même au médiocre. Il était bon pour vous sauver de vous-mêmes, de vos dégoûts, de vos découragements, pour vous arracher à votre somnolence ou à votre dissipation. Sa bonté vous tendait la main pour vous décider à remonter.

Vous l'avez compris. Vous alliez à lui avec confiance, sans vous laisser intimider par ces airs bougons qu'il prenait volontiers mais que son bon rire démentait aussitôt, par ce rempart de broussaille derrière lequel il cherchait un abri, peut-être un alibi, et qui n'a jamais effrayé personne, sinon ceux qui voulaient bien l'être ou qui avaient de mauvaises raisons de se tenir à l'écart. Vous franchissiez le plus aisément du monde les hostilités si bénignes qu'il lui plaisait de donner à son visage et vous avez toutes largement participé aux trésors de son cœur d'or.

Ce qu'il était dans la direction des âmes, il l'était aussi dans la prédication. Il laissera le souvenir d'un des meilleurs prédicateurs du diocèse. Sa parole, à la fois surnaturelle et humaine, profondément humaine, était aussi dégagée qu'il se peut du convenu et de la rhétorique ampoulée. Elle était toujours en prise directe avec le réel et la vie. Ses deux mains, tour à tour, ses index pointés accompagnaient et marquaient le rythme d'une phrase toujours parfaitement scandée qui tremblait un peu d'une émotion discrète, surveillée. Mais lui qu'on sentait toujours en garde contre les mouvements oratoires violents et qui détestait les éclats d'un romantisme sentimental et faussement pathétique, il avait parfois des échappées plus libres, plus vibrantes, qui révélaient le secret de son âme tendre, pensive et pieuse. L'effet de surprise était saisissant. Des mots jaillissaient alors qui étaient comme un raccourci, un comprimé de sa méditation personnelle. C'est qu'à la racine de tout chez lui, il y avait l'amour, l'amour de Dieu, à l'œuvre de qui il se donna jusqu'à en perdre la santé et la vie.

C'est dans la prédication qu'il usa ses dernières forces. Sans égard aux grands froids qui sévissaient, il y a quelques semaines, il ne voulut se

refuser ni à ceux qui l'appelaient, ni aux communautés religieuses dont il avait le supérieurat. Il revint frappé à mort. Au début de sa maladie, on pensa qu'une fois de plus il suffirait pour le remettre d'un peu de repos. Mais bien vite, hélas, on se rendit compte qu'il s'en allait, cette fois, au grand repos éternel.

De sa longue agonie patiemment endurée, je ne veux rien dire sinon qu'il y fut visité plusieurs fois par son Evêque qui lui apporta le réconfort de ses affectueux encouragements et de sa bénédiction. Il fut entouré, jour et nuit, de soins touchants, par les religieuses de la Retraite et les petites sœurs de Saint-François, par son frère très aimant qui fut mieux que son infirmier, son ange gardien, par sa mère qui redevint la maman câlinant un petit enfant pour endormir sa souffrance. Souvent, pendant ses derniers jours, il regardait en silence, longuement, avec une tendresse infinie cette maman qui travaillait auprès de son lit ; et il percevait alors, comme dans une évidence toute neuve, que ce qui lui avait été enseigné par cette pieuse mère ce n'était pas seulement le bien, c'était aussi le vrai. Et une grande paix, avec des certitudes renouvelées aussi, descendait sur son âme.

Un jour qu'il voyait son frère pleurer, il lui dit : « Pourquoi pleures-tu ? Il te reste maman ! » — « Oui, mais un jour ! . . . » — « Alors, il te restera le bon Dieu ! »

Arrêtons-nous sur ce mot, si vous voulez bien, mes chères enfants, l'un des derniers qu'ait prononcé ici-bas votre maître et votre père. Gardons-le comme bouquet spirituel, comme la fleur et la moelle de tout son enseignement. Il est aussi beau que vrai. Si même, en effet, il arrivait qu'un jour nous perdions tout : nos parents, nos amis, notre santé, nos biens, il nous resterait le Bien suprême qui manque si cruellement aux incroyants dans leurs détresses désespérées. Si Dieu devient notre Ami, et cela ne tient qu'à nous, Il peut suppléer, Il peut suffire à tout.

Ainsi soit-il.

L'enseignement agricole fut donné excellemment par MM. Lavallée, Marlé et Valentin, ingénieurs-agronomes et M. E. Defois, médecin-vétérinaire au Haras : leçons sur l'emploi judicieux des engrais potassiques ou azotés, de la chaux; promenade aux mines de potasse d'Alsace avec la Cigogne de Mulhouse (films agricoles très réussis); histoire de la race Maine-Anjou; méthodes d'élevage de Bellefontaine, sélection-laitière du Maine-Anjou; visites des écuries, porcheries, hangars, etc., de la Trappe ou des vignobles de Pouillé, ou du Jardin fruitier de la Fontaine : tout fut pratique, et si les conseils donnés ne sont pas tous suivis, du moins les agriculteurs ont-ils fait la connaissance de maîtres savants et compétents, théoriciens et praticiens à la fois, qu'ils aimeront à entendre encore, chez eux cette fois. M. Marlé surtout restera populaire, expliquant du haut d'une batteuse les méthodes du contrôle laitier à 250 personnes assises, qui sur un tracteur, qui sur des sacs d'engrais, qui dans l'herbe, qui dans les auto-cars, et discutant avec M. l'abbé Labrousse, qui s'était donné comme tâche d'animer les causeries et les discussions qui suivaient les leçons — et il y a fort bien réussi.

La soirée du vendredi se passa à l'*Ecole supérieure d'Agriculture*. Pour convaincre les agriculteurs des services rendus par l'enseignement libre aux cultivateurs, le directeur général, le *P. Guittet*, parla de l'Ecole et des élèves qu'elle est capable de former; *M. Lavallée* exposa le but des Fermes expérimentales d'Avrillé; *MM. Vinet et Lemesle* l'utilité et le fonctionnement de la Station œnologique, du Laboratoire de Chimie agricole et de la Station d'Essais de Semences; *M. le Dr Maisonneuve* rappela les efforts faits en Anjou — et par lui spécialement — de la Station viticole de Saumur et dans les organisations viticoles réalisées ces dernières années : Fédération des Associations angevines et Confédération générale des Vignerons du Centre et de l'Ouest. L'enseignement agricole libre qui peut grouper dans une même école de tels professeurs n'a vraiment presque rien à envier à l'enseignement officiel.

(A suivre.)

Installation de M. l'abbé Louis Mérit supérieur de l'Institution libre de Combrée

Un journal angevin, d'ordinaire mieux informé, avait annoncé qu'elle aurait lieu le dimanche 3 octobre, veille de la rentrée, et la nouvelle avait causé quelque émoi parmi ceux qui disputent aux vacances leurs derniers beaux jours. Pour maintes bonnes raisons, dont notre reporter d'occasion ne pouvait être juge, elle se fit le 5 octobre, au lendemain de notre retour à Combrée, en présence de Mgr Crosnier, directeur de l'enseignement libre au diocèse d'Angers, et sous sa présidence. Tout se passa du reste fort simplement, dans une atmosphère de gravité qui s'alliait bien à la mélancolie des rentrées et d'où pourtant la joie n'était point exclue. Le souvenir de M. le chanoine Bernier était dans tous les cœurs. Son absence, bien que trop prévue, s'imposait douloureusement à nos pensées : nos affectueux regrets assiégèrent ce jour-là sa lointaine retraite de Bel-Air. Celui qui lui succède dans la haute fonction de supérieur a été l'un de ses meilleurs élèves; il est son compatriote et son fils très fidèle; il sera le continuateur zélé de son œuvre à Combrée. Ce choix, auquel, nous le savons, M. Bernier a applaudi et dont il s'est réjoui pour l'avenir de notre

collège, la Providence nous le devait pour atténuer la peine qu'ont éprouvée tous les Combréens en apprenant sa démission.

Le premier jour de l'année scolaire a ses rites traditionnels dont l'invariable ordonnance est connue depuis longtemps de tous les élèves. Cette année, l'horaire habituel fut légèrement modifié pour permettre à Mgr Crosnier d'assister à notre messe du Saint-Esprit et d'y prendre la parole. Maîtres et élèves se réunirent d'abord dans leurs classes respectives et firent brièvement connaissance : sans cesse interrompu par la distribution des livres nouveaux, ce cours inaugural manque franchement de solennité et, ce qui est plus grave, d'intimité; en matière d'éducation, les premiers contacts ont une grande importance, car ils fixent de façon définitive l'influence de l'éducateur en orientant les sympathies ou les antipathies de ses disciples.

A dix heures, M. l'abbé Mérit célébra la messe de rentrée devant la communauté rassemblée. M. le Curé de Combrée et M. le Curé de Sainte-Gemmes-d'Andigné avaient pris place dans les stalles, Mgr Crosnier, revêtu des insignes de sa prélature, était au milieu du chœur. Il monta en chaire après l'Evangile et, dans une allocution familière, il développa, à l'usage de ses jeunes auditeurs, la prière du Psalmiste : « *Bonitatem, disciplinam, scientiam doce me.* Seigneur, enseignez-moi la bonté, la discipline et la science » : la bonté, ou plutôt la vertu qui seule nous rend bons aux regards de Dieu; la discipline ou l'art de marcher droit dans les voies de notre salut, dans les voies de Dieu; la science, toute la science, puisque toute science conduit à Dieu et vient de Lui. Mieux connaître Dieu pour mieux l'aimer et mieux le servir : tel est, pour un élève chrétien, le programme de l'année scolaire. On devine les édifiantes et substantielles variations que l'orateur sacré fit autour de ce thème. L'éloquence de Mgr Crosnier est pénétrante et nuancée : il parle au cœur autant qu'à la raison. Son auditoire fut charmé et les excellentes résolutions qu'il suggéra, chemin faisant, à nos écoliers, seront assurément tenues.

La messe terminée, on se dirigea vers la salle des Fêtes pour la présentation du nouveau supérieur. La veille, il avait reçu les « nouveaux » dans sa chambre et sa bonté facile lui avait déjà gagné leur confiance. Les « anciens » — qui ne sont pas tous bien vieux — ne l'avaient aperçu qu'au réfectoire et à la chapelle. Il leur tardait d'apprendre d'où il venait, qui il était et ce qu'il entendait faire à Combrée et pour Combrée. Mgr Crosnier, après avoir salué le nouveau curé de la paroisse et M. l'abbé Arthuis, son compagnon de voyage, se mit en devoir de satisfaire leur légitime curiosité. Il remarqua d'abord que cette date était importante dans les annales du collège. Un supérieurat s'achève, un autre va commencer, le cinquième de notre Institution; en l'espace de cent seize années, Combrée n'a eu en effet que quatre supérieurs : M. François Drouet, le fondateur qui gouverna la maison de 1810 à 1837; M. Louis Levoyer, le restaurateur, qui bâtit le nouveau collège et régna jusqu'en 1865; M. François Claude, le sauveur, qui racheta Combrée et mourut en 1897; M. Jean Bernier, le triomphateur, qui donna à sa maison une prospérité et un renom qu'elle n'avait pas encore connus et que la maladie vient d'arracher à son œuvre quand il lui consacrait toujours la même maîtrise de talent et le même dévouement. Retiré parmi les siens, à La Jumellière, M. Bernier, qui reste le directeur légal de l'Institution, peut jouir d'un repos bien mérité.

Quarante-sept années d'éminents services à Combrée, vingt-neuf de supériorat lui donnent droit au souvenir reconnaissant de toutes les générations combréennes. Et Mgr Crosnier de rappeler, avec émotion, parce qu'il a parcouru la même route et parce qu'il parle d'amitié, les étapes d'une existence vouée tout entière au grand ministère de l'éducation chrétienne, depuis les débuts d'un professorat, qui fut l'un des plus brillants et des plus féconds, jusqu'à ces tumultueuses années où, en dépit des événements et quelquefois des hommes, M. le chanoine Bernier plaça notre maison au premier rang des établissements secondaires de la région. Pour recueillir sa succession, l'administration diocésaine a fait appel à M. l'abbé Louis Mérit, précédemment professeur de philosophie à l'Institution Saint-Louis de Saumur. M. Mérit n'est pas un inconnu à Combrée; il y a fait ses études et, depuis, il y est souvent revenu. Dès que l'on apprit, à Combrée et ailleurs, la démission de M. Bernier, son nom fut sur toutes les lèvres. Ses états de service à Saumur l'avaient en effet, sans qu'il s'en doutât, mis en évidence : on savait l'influence profonde qu'il exerçait autour de lui, tant par son enseignement que par la direction ferme et éclairée qu'il imprimait à un groupe très vivant de Jeunesse catholique. Maître de haut savoir, éducateur de grande expérience, prédicateur de renom, il est digne de ses devanciers. Comme eux, il maintiendra les glorieuses traditions du collège. Il sera, comme eux, un vrai supérieur, étant un homme de devoir, de décision, un prêtre très surnaturel et très bon. Mgr Crosnier conclut en souhaitant que le nouveau règne soit heureux et qu'il soit pour le moins aussi long que les précédents; puisque l'usage est établi et qu'à Combrée les supérieurs ne changent que tous les trente ans, il faut le conserver : *Ad multos et felices annos !*

M. l'abbé Louis Mérit a la voix chaude et vibrante. Il parle avec aisance et « sans un nuage ». Du premier coup sa sincérité et sa netteté ont conquis nos élèves. Ils ont compris qu'il est de ces hommes qui, selon le mot de Maritain à Jean Cocteau, ont « l'esprit droit et le cœur doux ». Après avoir modestement remercié Mgr le Directeur de l'enseignement libre de l'avoir présenté à la communauté combréenne et après lui avoir rappelé l'honneur que tire Combrée du prestige de sa science et de sa vertu, il évoque à son tour le souvenir de son prédécesseur. Quelques jours avant la rentrée, il alla voir M. Bernier, lui demanda ses commissions pour le collège; et celui-ci, très ému, lui dit : « Oh ! qu'on sache bien à Combrée que je n'oublie personne, ni maîtres, ni élèves, et qu'on prie pour moi ! » Il en sera ainsi fait et la Vierge combréenne, qu'il a si bien servie, guérira M. le chanoine Bernier et lui donnera une vieillesse heureuse en attendant les célestes récompenses. Puis M. Mérit salua les professeurs et les écoliers et, avec eux, toutes les générations qui sont passées par notre institution : les morts sont plus nombreux que les vivants; ils s'intéressent comme eux à leur cher collège. Il rappela d'un mot les doux souvenirs de sa vie professorale à Saumur, les bonnes amitiés nouées sur les bords du Layon avec quelques-uns de ceux qui deviennent ses collaborateurs. Il aimait Combrée comme un fils aime sa mère. Désormais tout son dévouement sera pour Combrée et pour les jeunes âmes qui lui sont confiées. Il se sent déjà pour elles une affection à la fois tendre et vigilante. Ici, M. le Supérieur en quelques phrases précises et bien posées, explique aux élèves ce qu'il attend d'eux, des efforts, efforts d'intelli-

gence pour s'instruire et devenir des savants, efforts de volonté pour se former et devenir des hommes. Partout aujourd'hui on réclame des « entraîneurs », des dirigeants ; dans le sacerdoce et dans les carrières civiles, les Combréens tiendront à faire honneur à leur éducation : ils seront des apôtres et des chefs. L'année scolaire est commencée ; le navire est lancé ; passagers et pilotes sont à leur poste. N'ayons pas peur : la Vierge dorée protège Combrée.

Cette péroraison fut accueillie par des applaudissements chaleureux. L'éloquence de notre nouveau supérieur a, visiblement, produit une vive et agréable impression : il sait parler aux jeunes gens, les toucher, les convaincre et les enthousiasmer ; il sait égayer d'un sourire, d'une piquante allusion, la gravité de ses recommandations et de ses conseils. Mgr Crosnier le félicita de ses débuts oratoires à Combrée. Puis, en guise de bouquet spirituel, il rappela qu'à la mort de M. Claude, en 1897, il avait été question d'un autre Mérit pour lui succéder. C'était le cousin du nôtre. M. l'abbé Louis Mérit avait donc une sorte de droit familial au supérieurat de notre grand collège.

Là-dessus, on leva la séance et l'on gagna le réfectoire, pleins d'admiration pour tout ce qu'on avait entendu, pleins de confiance aussi dans l'avenir de Combrée. X.

L'Anjou historique

26^e année, n^o 4. — Octobre-décembre 1926.

Le présidial d'Angers (1551-1790). — Visites décanales dans la province angevine (1654). — M^{me} Barré, née Boullloys (1781-1868). — Fontevault pendant la Révolution. — Les Sociétés populaires de Baugé et de Saumur contre Louis XVI. — Un terroriste angevin : Laporte. — Le siège d'Angers (3 et 4 décembre 1793). — La déportation des religieux en Maine-et-Loire (1794). — Pourquoi les Angevins demandaient quatre Facultés (1809). — La situation politique et religieuse de l'arrondissement de Beaupréau (1814). — Le deuxième Abbé de la Trappe de Bellefontaine. — Le duc de Nemours au collège royal d'Angers (1843). — Bénédiction de la chapelle du Champ-des-Martyrs, près Angers (1852). — *Lettre de M. le marquis de Charnacé au directeur de la Revue.* — *Table des matières de la 26^e année.*

L'abonnement annuel est de 10 francs. S'adresser à l'imprimerie Siraudeau, 6, place de la Visitation, ou à M. le chanoine Uzureau, aumônier de la prison, officier d'Académie.

NOUVELLES DIVERSES

Rome, 17 octobre. — Ce matin, à la basilique de Saint-Pierre a eu lieu la béatification de Jean-Marie du Lau, archevêque d'Arles ; de François-Joseph de La Rochefoucauld, évêque de Beauvais ; de Pierre-Louis de la Rochefoucauld, évêque de Saintes, et de 188 de leurs compagnons religieux et laïcs victimes des massacres de septembre.

La cérémonie s'est accomplie selon le rite solennel habituel, avec un concours important de fidèles. Les pèlerins français, particulièrement nombreux, et environ deux cents parents des martyrs étaient présents,

annuelle, prosternés aux pieds de Sa Sainteté, implorent sur travaux bénédiction apostolique.

« Cardinal VERDIER, *président.* »

Texte du télégramme de S. Em. le cardinal Maglione :

« Sa Sainteté apprenant réunion Assemblée Cardinaux, Archevêques, recommande à Dieu leurs travaux, implore divin réconfort fidèles de France heure actuelle, envoie Votre Eminence, tous participants, particulière bénédiction apostolique.

« Cardinal MAGLIONE. »

Le chanoine Louis Mérit

Ces lignes voudraient ne pas être simplement un éloge. Un éloge, même funèbre, ne serait qu'une de ces vanités dont notre ami avait si bien percé le néant et qui provoquaient de sa part ce petit haussement d'épaules et ce fin sourire de pitié que nous lui avons vus si souvent et que nous ne pouvons pas oublier.

Je songe en ce moment aux dernières paroles que j'entendis de ses lèvres ici-bas. Pourquoi ne les rappellerais-je pas, puisqu'elles le peignent si bien et qu'elles portent un enseignement ? Elles sont bien simples et même bien humbles, ces paroles ; elles ne sont grandes que par l'intention qui les inspira, mais qui les transfigure, et parce qu'elles sont un trait de cet héroïsme, le plus difficile de tous, qu'on a appelé l'héroïsme du sourire.

C'était quelques jours avant sa mort, au moment où je m'apprêtais à le quitter. Sentant que je m'apitoyais sur ses atroces souffrances, il voulut en détourner ma pensée. Sa charité lui suggéra cette touchante industrie de plaisanter encore pour me faire oublier son agonie, si douloureuse à contempler. Et me tendant la main de manière à signifier que ce serait bientôt fini, il me dit en souriant : « Allons ! ni fleurs, ni couronnes ! »

Nous avons compris. Notre intention rejoint son désir. Ce ne sont pas des fleurs et des couronnes que nous lui apporterons, parce qu'il nous mépriserait de parler de lui, sinon avec le dessein de nous instruire et de nous approfondir en méditant la leçon de sa vie. Si nous nous penchons un instant sur cette vie et sur cette âme de prêtre, c'est avec la seule volonté de leur demander des exemples et des conseils.

Elle fut tout unie, en somme, cette vie, dépourvue de grands événements, comme la plupart des vies humaines, et poursuivie tout entière dans une même ligne, celle de l'enseignement.

Pour la comprendre, pour en comprendre l'événement central

et dominant, le sacerdoce, il faut aller à ses racines, à la source d'où elle vient, au cœur d'un père et d'une mère, formés, ennoblis par le plus pur christianisme sur cette terre martyre qu'un de nos grands écrivains appelle « la sainte Vendée ».

Le germe déposé par eux dans son âme, comme dans celle de son frère, fut cultivé et développé au collège de Combrée. C'est là que je connus Louis Mérit, excellent élève d'un cours qui a donné au pays et à l'Eglise des hommes de premier plan, un général de grand avenir encore, un écrivain célèbre, un prêtre éminent, vice-supérieur général de la Compagnie de Saint-Sulpice, l'ami de cœur et de pensée, qui vint de Paris, l'autre jour, assister à ses obsèques.

Déjà sa personnalité, corps, esprit et cœur, se dessinait dans le style qui sera celui de toute sa vie. Parmi ce petit peuple qui grandissait là-bas dans un coin retiré de la campagne angevine, il était quelqu'un, un de ceux vers qui on regarde, que l'on consulte, dont l'opinion ne peut pas être négligée. Ceux-là même qui, comme moi, avaient sur lui ce qu'en ce temps-là nous considérons comme un avantage, quelques années d'ainesse, interrogeaient son regard, si doux en réalité, mais toujours, semblait-il, chargé de quelque inquiétante énigme, ce regard très fin, demi voilé, qui pétillait malicieusement à travers les paupières entr'ouvertes et qui toisait les choses et les gens, prenant terriblement la mesure exacte de leur grandeur. Il était de ces élèves qui se tiennent, comme le voulait le père de Pascal, « au-dessus de leur ouvrage » et dont la curiosité d'esprit, par delà les choses enseignées, s'étend à presque tout le connaissable. Nous lui sentions cette aptitude à tout comprendre, par où s'annonçait cette aptitude à tout faire comprendre dont ses élèves ont connu le bienfait, et aussi, par dessus tout peut-être, cette forme supérieure de l'intelligence qui s'appelle le bon sens.

Et puis nous devinions que son cœur était à Dieu, non pas toujours sans lutte, mais par un choix de volonté qui, surmontant les tentations, donnait plus de prix encore aux attitudes de ce petit collégien, vainqueur dans le combat spirituel.

C'est aussi par choix qu'il alla au sacerdoce. Je veux dire qu'au choix de Dieu le sien correspondit virilement. Virilement et lucidement. S'il put jeter parfois quelques regards en arrière, — tant certains mirages ont de force pour abuser un cœur d'adolescent! — il accepta joyeusement le don de Dieu, parce que, dans ces jours de grâce et de lumière où tout se décide, il avait pourtant saisi à plein, peut-on dire, l'inanité des grandeurs et des plaisirs de la terre, le peu qu'ils sont, le peu qu'ils durent.

Toujours ensuite, quand il fut devenu prêtre, nous l'avons vu heureux de son sacerdoce, heureux du don qu'il avait fait de u - ême à Dieu pour le service des âmes, conscient du malheur

que c'eût été, pour lui comme pour les autres, s'il eût suivi une autre voie.

* * *

Son sacerdoce, par la volonté de ses supérieurs, et conformément à ses goûts, allait être dédié tout entier à l'enseignement. Désigné pour suivre les cours de la Faculté des Lettres à l'Université, il en sortit licencié ès lettres, après deux années d'épanouissement passées à l'école de ces maîtres inoubliés, Mgr Pasquier, Mgr Crosnier, qui étaient, comme on le sait, l'humanisme personnifié. Il leur devra, pour une bonne part, ce goût sûr et pur que nous lui avons connu, cette perfection dans l'art du bien dire, qui n'était, à ses yeux, que l'envers du bien penser, un des aspects de la probité intellectuelle, du respect de soi et des autres. Il pensait, en effet, comme ses maîtres et d'ailleurs comme Platon, que « si l'on écrit et parle improprement, on n'offense pas seulement la grammaire, on fait du mal aux âmes ».

Après un court séjour à l'institution Saint-Julien, le voici professeur d'humanités, puis de philosophie à Saint-Louis de Saumur pour dix-neuf ans. Ces longues années de professorat, interrompues seulement par la guerre qu'il fit bravement, comme l'atteste la croix qu'il y gagna, où il porta sa philosophie tour à tour souriante et désabusée mais toujours sacerdotale, ces belles années « aux bords de Loire » furent la période ensoleillée de sa vie, celle vers laquelle il se retournera plus tard comme vers un paradis perdu. Heureux, il le fut alors, parce que, travaillant sur le plan de la pensée pure, sans les responsabilités du commandement, il agissait sur les esprits dans la plénitude de ses dons, avec un succès dont il avait conscience et que tous proclamaient.

* * *

Ces succès dans l'œuvre d'éducation allaient le porter bientôt et comme naturellement sur un champ d'action, à un poste de responsabilités pour lequel lui seul pouvait penser, à ce moment-là, qu'il n'était pas totalement préparé.

Cette maîtrise de soi et des autres qu'on lui voyait partout, dans la chaire du professeur, comme dans celle du prédicateur, cette culture, cette information qui continuaient de s'étendre à tout, cette sagesse dans l'action, cette vie sacerdotale exemplaire, comment n'auraient-elles pas attiré sur lui les regards de l'autorité diocésaine, comment ne l'auraient-elles pas désigné pour une mission de confiance ?

Aussi, lorsque le supérieur de Combrée, M. le chanoine Bernier, usé par le travail et la maladie, dut résigner sa charge, c'est une sorte de plébiscite que Mgr Rumeau ratifia en lui confiant le gouvernail de la maison qui l'avait élevé.

C'est trop peu de dire que personne ne fut étonné ; tout le monde applaudit. Et sa virtuosité constante dans le gouvernement du collège montra jusqu'au bout qu'on avait eu raison d'applaudir. Les professeurs, les élèves de ce temps-là en témoignent encore aujourd'hui.

Mais lui fut atterré !

Sous le coup de cette désignation inattendue, inattendue de lui seul, redisons-le, il supplia, il pleura, il pleura comme un enfant.

Le déchirement de quitter des confrères et des élèves qu'il aimait et qui l'aimaient ne suffit pas à expliquer ce drame intime dont furent et demeurent surpris ceux-là même qui le connaissaient le mieux, car ce ne fut pas chez lui le chagrin d'un jour : jamais il ne put prendre son parti de ce choix qui l'avait bouleversé et comme écrasé. Et chaque fois qu'après des vacances, passées auprès de sa mère et de son frère, il devait rejoindre son poste de commandement, il pleurait encore, il versait de vraies larmes, des larmes d'enfant, comme au premier jour.

Ne nous étonnons pas ! car l'histoire nous apprendrait, si nous pouvions l'ignorer, qu'il y eut toujours ainsi, dans le monde, de grandes âmes délicates qui n'ont accepté les charges qu'avec effroi et douleur. Il y a deux types d'hommes, également dignes d'être donnés en exemples. Il y a les Freppel et les Foch, qui vont allègrement au-devant des responsabilités, qui les aiment et qui les recherchent. Et il y a les Grégoire de Nazianze, les saint Augustin, tant de saints évêques qu'il fallut traîner à l'épiscopat, qu'il fallut ensuite y retenir par une sorte de violence, rassasiés qu'ils étaient d'eux-mêmes et peut-être écœurés, à certains jours, de la torpeur et de la vulgarité humaines. Il y a tel grand évêque d'aujourd'hui qui, notoirement, ne reste à son poste d'action que sur un ordre exprès du Souverain Pontife. Ne jugeons pas ! C'est peut-être parce qu'ils font oraison d'une certaine manière plus profonde et plus efficace que ces nobles cœurs aspirent au silence et à la solitude et qu'ils voudraient fuir au désert.

Parce qu'il faisait oraison, le chanoine L. Mérit resta à son poste tant qu'on lui en fit un devoir et tant que ses forces physiques le lui permirent. Mais cette lutte incessante, cette lutte épuisante contre lui-même allait ruiner sa santé et l'acheminer, après une longue et sévère maladie, vers ce havre de Freppel, où, délivré des soucis de l'administration proprement dite, il allait retrouver, pour l'automne de sa vie, ce qui avait été son rêve de toujours, seulement des âmes et des esprits à cultiver. « La plus belle chose du monde a-t-on dit, c'est d'agir sur les âmes. » Peu d'hommes ont ressenti plus vivement que

lui l'attirait d'agir sur les âmes, sur les âmes une à une, par la conversation et la direction, et sur l'âme collective d'une assemblée par la parole publique où il excellait.

Ce qu'il a été à l'école Freppel, à quelle profondeur il a agi sur les âmes, l'immense cortège des élèves, anciennes et actuelles, qui suivait l'autre jour son convoi funèbre — cortège que personne n'a pu contempler sans étonnement — cet hommage spontané de cœurs reconnaissants l'a dit avec une éloquence qu'aucune parole ne saurait égaler. Et le flot des témoignages écrits, venus des absentes qu'une obligation retenait au loin, l'a dit aussi avec des accents d'une douceur et d'une profondeur qu'il n'eût jamais soupçonnées.

Ce qu'il a été pour les religieuses malades de la Retraite qu'il visitait avec la charité persuasive d'un homme qui a subi dans sa chair l'épreuve de la maladie, l'immense chagrin dont son départ les a frappées dit encore mieux, si possible, ce qu'était ce cœur de prêtre que peut-être, nous-mêmes ses amis, nous ne connaissions pas.

Eh oui ! ces prêtres qui, comme lui, furent des foyers de lumière et d'amour, il nous faut, hélas, les perdre pour savoir ce qu'ils nous étaient. Quand ils s'éteignent, ce froid et ce vide, dont le sentiment nous saisit tout à coup, nous avertissent que la clarté dont ils rayonnaient n'était pas quelque chose de naturel et qui va de soi, que c'était un bien durement acquis, un don de Dieu gratuit et révocable.

Ce don de Dieu, il nous faut aujourd'hui le méditer pour rendre grâces et pour payer notre dette...

Notre ami était bon, oui, on l'a dit et répété. Il était gentiment indulgent pour les petites faiblesses de ses élèves. Mais sa bonté certaine n'était pas un lâche acquiescement au mal en elles, ni même au médiocre. Il était bon pour les sauver d'elles-mêmes, de leurs dégoûts, de leurs découragements, pour les arracher à leur somnolence ou à leur dissipation. Sa bonté leur tendait la main pour les décider à remonter.

Toutes l'avaient compris. Elles allaient à lui avec confiance, sans se laisser intimider par ces airs bougons qu'il prenait volontiers mais que son bon rire démentait aussitôt, par ce rempart de broussaille derrière lequel il cherchait un abri, peut-être un alibi, et qui n'a jamais effrayé personne, sinon ceux qui voulaient bien l'être ou qui avaient de mauvaises raisons de se tenir à l'écart. Elles franchissaient le plus aisément du monde les hostilités, — si bénignes ! — qu'il lui plaisait de donner à son visage et elles ont toutes largement participé aux trésors de son cœur d'or.

Ce qu'il était dans la direction des âmes, il l'était aussi dans la prédication. Il laissera le souvenir d'un des meilleurs prédi-

teurs du diocèse. Sa parole, à la fois surnaturelle et humaine, profondément humaine, était aussi dégagée qu'il se peut du convenu et de la rhétorique ampoulée. Elle était toujours en prise directe avec le réel et la vie. Ses deux mains, tour à tour, ses index pointés accompagnaient et marquaient le rythme d'une phrase toujours parfaitement scandée et qui tremblait un peu d'une émotion discrète, surveillée. Mais lui qu'on sentait toujours en garde contre les mouvements oratoires violents et qui détestait les éclats d'un romantisme sentimental et faussement pathétique, il avait parfois des échappées plus libres, plus vibrantes, qui révélaient le secret de son âme tendre, pensive et pieuse. L'effet de surprise était saisissant. Des mots jaillissaient alors qui étaient comme un raccourci, un comprimé de sa méditation personnelle. C'est qu'à la racine de tout chez lui, il y avait l'amour, l'amour de Dieu, à l'œuvre de qui il se donna jusqu'à en perdre la santé et la vie.

C'est dans la prédication qu'il usa ses dernières forces. Sans égard aux grands froids qui sévissaient, il y a quelques semaines, il ne voulut se refuser ni à ceux qui l'appelaient, ni aux communautés religieuses dont il avait le supérieurat. Il revint frappé à mort. Au début de sa maladie, on pensa qu'une fois encore il suffirait, pour le remettre, d'un peu de repos. Mais bien vite, hélas, on se rendit compte qu'il s'en allait, cette fois, au grand repos éternel.

De sa longue agonie patiemment endurée, je ne veux rien dire sinon qu'il y fut visité plusieurs fois par son Evêque qui lui apporta le réconfort de ses affectueux encouragements et de sa bénédiction. Il fut entouré, jour et nuit, de soins touchants par les religieuses de la Retraite et les petites Sœurs de Saint-François, par son frère très aimant qui fut mieux que son infirmier, son ange gardien, par sa mère qui redevint la maman, câlinant un petit enfant, pour endormir sa souffrance. Souvent, pendant ses derniers jours, il regardait en silence, longuement, avec une tendresse infinie, cette maman qui travaillait auprès de son lit ; et il percevait alors, comme dans une évidence toute neuve, que ce qui lui avait été enseigné par cette pieuse mère, ce n'était pas seulement le bien, c'était aussi le vrai. Et une grande paix, avec des certitudes renouvelées aussi, descendait sur son âme.

Un jour qu'il voyait son frère pleurer, il lui dit : « Pourquoi pleures-tu ? Il te reste maman ! — Oui, mais un jour... — Alors, il te restera le bon Dieu ! »

Arrêtons-nous sur ce mot, l'un des derniers qu'il ait prononcé ici-bas. Il nous donne la température de son âme à la veille du jugement. Et il nous dit à quelle source nous pouvons puiser nous aussi cette force de bien souffrir qui manque si cruellement, d'ordinaire, aux incroyants, dans leurs détresses désespérées.

Francis VINCENT.

MERIT 4555 Louis (1883-1940)

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (supérieur) de diocèse d'Angers de 1926 à 1930